
LIVIA MEINZOLT

LE REFRAIN
DE L'AUBE

ROMAN


CHARLESTON

LIVIA MEINZOLT

LE REFRAIN DE L'AUBE

L'Irlande, l'Éire, l'île d'Émeraude... Cela fait des années que Riley rêve de découvrir ses paysages verdoyants, ses plages sauvages, l'ambiance des pubs dublinois et les sons de la musique celtique traditionnelle. Elle doit à ce pays sa crinière flamboyante et ses taches de rousseur, mais c'est la première fois, à dix-huit ans, qu'elle y pose le pied. Si son père était d'origine irlandaise, c'est avec sa mère, Marianne, que Riley a passé toute sa vie, convaincue qu'il était mort avant sa naissance.

Alors, quand au détour d'une soirée elle apprend qu'il est passé par le même pub il y a seulement quelques années, elle se lance à sa recherche, déterminée à connaître la vérité.

Vingt ans plus tôt, en Inde, Marianne découvre les joies des communautés hippies et des *rave parties* sur les plages de Goa. Quand elle rencontre un musicien qui se fait appeler Nobody, c'est le coup de foudre. Mais un tragique accident met fin à leur idylle...

Un roman rempli d'émotion et d'évasion, porté par une plume entraînante qui mettra tous vos sens en éveil.

« PUISSANT, POÉTIQUE, FASCINANT.
UN ROMAN INTENSE. »

Candice, @madame.bovarysme

ISBN : 978-2-36812-895-4



9 782368 128954

18 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Couverture : Studio Piaude
Images : © Marie Carr / Arcangel Images




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« *Le Refrain de l'aube* fait partie de ces romans qui font oublier le monde autour de soi, qui donnent l'impression d'avoir vécu quelques semaines, quelques mois, quelques années avec les personnages.

Livia Meinzolt nous propose une palette de personnages délicieusement intéressants et uniques. Comment ne pas s'attacher à Riley et à Marianne ? Comment ne pas être ému face à leurs découvertes, leur périple, leurs rencontres ? »

Candice, de @madame.bovarysme

« J'ai été prise par cette histoire, par ces secrets de famille. L'écriture est fluide et très agréable à lire. On a du mal à poser le livre tant qu'il n'est pas fini et qu'on ne connaît pas toute l'histoire de Riley. Un livre qui fait voyager ! »

Magdalena, de @triple_l_de_mag

« J'ai beaucoup aimé l'ambiance un peu bohème, de voyage et de liberté. Entre Inde et Irlande, j'ai vraiment apprécié de voyager avec les personnages. »

Émilie, de @leslivresdemilie

« Ce livre nous emmène en Inde et en Irlande et j'ai passé un excellent moment à "voyager" entre ces deux pays ! Les descriptions sont sublimes, on a presque l'impression d'y être ! »

Ilinca, de @lectio.academias

« L'autrice nous emmène en Irlande, avec une ambiance celtique teintée de musique, de pub. Puis elle nous embarque en Inde, dans un rythme tantôt slow tantôt festif. »

Angélique, de @mme_chacha_lit

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

Livia Meinzolt

LE REFRAIN DE L'AUBE

Roman



De la même autrice

Le Bruit des pages, Charleston, 2019 ; Pocket, 2020

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-895-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Pour ma Paola,
À nous, et à l'Irlande.*

Pour Goa, et sa magie.

PROLOGUE

Marianne

France, 1^{er} janvier 2019.

LES TRAGÉDIES NE PRÉVIENNENT PAS. Une seconde leur suffit. Un instant d'inattention, un minuscule gravier sur la chaussée. Ce sont les conséquences qui durent, leur écho qui résonne dans les cœurs abîmés.

L'aube brumeuse et froide de la nouvelle année effleure tout juste la crête alors que je m'engage sur le chemin de la châtaigneraie. L'herbe givrée gémit sous les semelles de mes bottes. Une bise mordante agite les buissons d'épineux, cingle mon nez, mes oreilles et mes pommettes. Mis à part les bêlements de quelques moutons, au chaud sous leur toison et le toit protecteur de la bergerie, un silence religieux baigne les vallons alentour.

Quittant le sentier, je m'enfonce entre les troncs des châtaigniers qui dardent leurs doigts décharnés vers le

ciel blafard de l'aurore. L'humus tendre des feuilles et des bogues décomposées parfume les sous-bois, à peine troublés par le chant d'un ruisseau et de quelques oiseaux.

Une eau claire bondit de pierre en pierre et diffuse autour d'elle une nuée de perles fraîches. Ici, le torrent s'élargit en une baignoire peu profonde, parfaite pour mon rituel annuel. Un à un, je retire mes vêtements, en commençant par mes grosses moufles doublées de laine.

Nue comme au jour de ma naissance, quarante-sept ans plus tôt, je m'avance. Ma chair diaphane frissonne. La berge boueuse, gorgée de feuilles mortes, s'enfonce entre mes orteils. Avec prudence, je pose un premier pied sur les pierres lisses et pénètre dans le flot glacé jusqu'à ce que le froid morde le haut de mes cuisses. D'une profonde inspiration, je remplis mes poumons de l'air sec de l'hiver et m'immerge jusqu'au cou, mouillant tout juste les pointes de mes cheveux. Le choc expulse l'oxygène de ma poitrine et une exclamation sourde s'échappe de ma gorge. Je remonte, puis recommence trois fois le même rituel.

Les mains en coupe, je bois quelques gorgées glacées avant de m'asperger le visage. À ce stade, je ne sens rien, pas même le froid sur ma peau, rien que le délicieux engourdissement de mes membres.

Je me relève lentement, dépliant la liane maigre de mon corps, et je rejette la tête en arrière. J'inspire tous mes regrets, mes tristesses, mes joies, mes victoires, et pousse un hurlement de louve dont l'écho résonne et se répercute dans la solitude hivernale de la forêt.

Je demeure dans l'étreinte glacée quelques minutes encore, nue, sauvage, libre, puis ressors sans me presser. Je frictionne ma peau laiteuse, rougie et tendue par

le froid, mes côtes saillantes, mes jambes osseuses, ma poitrine menue. Je retrouve une température corporelle convenable.

Une fois enveloppée de la chaleur de mes vêtements, les pieds toujours nus, je sors un sachet en papier de ma poche où j'ai précautionneusement rangé la fleur d'un hellébore, aussi connu comme la rose d'hiver, aux reflets rouges et violets. Je remonte mon pantalon et avance de quelques pas dans le ruisseau en contrebas, là où la baignoire s'étrangle pour retourner vers un flot vif. Au cœur de la fleur, je dépose un doux baiser et, avec délicatesse, l'offre à l'onde. Sans hésiter, téméraire, la fleur bondit et se mêle à la célérité de l'eau, entamant son périple vers de nouveaux horizons.

— Bonne année, petite sœur...

Cela fait longtemps que je ne pleure plus. Pourtant, la peine est toujours là. Coincée quelque part entre ma gorge et mon plexus. Je reste recueillie bien après que la fleur a disparu, puis enfin reprends mon chemin d'un pas serein.

Le hameau où j'ai élevé ma fille s'étale sur plusieurs terrasses à flanc de colline, surplombé de pommiers et de châtaigniers, bordé par la route en contrebas. Les bâtisses en pierre s'enchevêtrent, ornées de lierre brun et de glycine, entrecoupées de granges, d'abris à bois et d'étroits chemins à l'herbe couchée par les passages réguliers. J'occupe la dernière maison sur la gauche, la plus petite, et jouis chaque jour d'une vue intemporelle sur les vallons cévenols.

La chaleur et l'arôme du feu de bois m'enlacent dès que je franchis la porte. Je retire mes bottes en cuir, ma veste, et enfile une paire de chaussettes en laine. Je foule les larges dalles en pierre lisses jusqu'à l'âtre et y rajoute de grosses bûches de chêne avant d'y réchauffer

mes mains blanchies par le froid. Il me faudra réapprovisionner la réserve avant le soir, mais pour l'instant, c'est l'heure du bain.

La pièce carrelée de bleu et de blanc est située sous le tombant du toit. Impossible de se mettre debout autre part que devant le lavabo et son miroir. Sur de petites étagères, des plantes grasses se gorgent de l'humidité ambiante et une guirlande lumineuse baigne l'espace d'un or tamisé. Je dispose des bougies sur les rebords de la baignoire, agrmente l'eau d'un bouchon d'huile de coco, d'une louchée d'eau florale de rose et de quelques gouttes d'huile essentielle d'ylang-ylang.

Ne me reste plus qu'à faire réchauffer le chaï, délicieux thé noir au lait et aux épices préparé ce matin, et enclencher le vinyle qui berce chaque aube de mes nouvelles années. Vestige intemporel à la saveur si douce, si amère, qui ne sort de la poussière qu'une matinée par an. Il porte en lui tant de souvenirs. Et deux prénoms, surtout.

Avec délicatesse, je dépose *Songs of Leonard Cohen* sur la platine. Enfin, je me glisse dans l'eau fumante et ferme les yeux, bercée par ce poète à la voix de miel et d'or.

1.

Riley

Irlande, juillet 2019.

LE VOL A DURÉ À PEINE DEUX HEURES. Déjà trop pour Astrid dont les jointures ont blanchi sur les accoudoirs. Depuis nos retrouvailles avec la terre ferme, elle recommence doucement à respirer. Moi, je gigote, je trépigne pendant que l'avion effectue ses dernières manœuvres sur le tarmac, et je me retiens de râler face à cette lenteur de gastéropode. Ce n'est pas le fait d'avoir été enfermée dans une boîte en métal suspendue en l'air qui me rend si impatiente d'en sortir. Non, c'est l'idée que je vais découvrir le pays de mes origines. Avec ma crinière rousse et mon armée de taches de rousseur, je vais enfin me fondre dans le paysage.

— Si tu te colles encore plus au hublot, tu vas passer à travers.

Je glousse. Ma meilleure amie me contemple d'un œil amusé, attendri, son petit nez en trompette rougi d'avoir été trop mouché. Une bouffée de rage m'enveloppe, comme à chaque fois que je repense à Justin. Si je recroise cet enfoiré qui a osé la tromper et la larguer comme une vieille chaussette après trois ans de relation, je lui brise le nez. D'un coup sec, avant de lui broyer les couilles. Astrid n'est pas, et ne sera jamais, une chaussette. Le prochain qui lui fait ce coup-là, je le balance dans une benne à ordures.

Astrid me sourit. Depuis notre rencontre, je lui trouve une ressemblance frappante avec l'héroïne de notre enfance, j'ai nommé Buffy. Peut-être est-ce cette similitude qui m'a poussée à m'asseoir à côté d'elle plutôt qu'une autre, ce morne jour de septembre où je faisais ma rentrée au collège. Toujours est-il que notre amitié a été mon premier coup de foudre. Une heure plus tard, nous étions inséparables, et huit ans après, ça n'a pas changé. Astrid est une pierre fondatrice de ma vie, une sœur, et je ne voudrais partager cette expérience irlandaise avec personne d'autre.

— Je suis tellement heureuse ! J'en peux plus, je suis comme une dingue !

Je l'enlace, ou plutôt l'écrase entre mes bras dans un sursaut d'excitation, avant de reprendre aussi vite ma posture de départ, le nez rivé au hublot. L'avion est sur le point de s'immobiliser. Une dizaine d'appareils s'alignent devant l'aéroport, certains reliés au terminal par de longs boyaux blancs, tous estampillés aux armes de la compagnie nationale du pays, Aer Lingus, et de son trèfle emblématique. L'Irlande. Éire, l'île d'émeraude, la seule, l'unique, l'authentique et envoûtante Irlande. Mon cœur va exploser. J'y suis.

Je voudrais battre des mains et sautiller partout comme une gamine, mais je n'ai pas la place. Alors je le fais à

l'intérieur. Mes cellules se trémoussent, mes neurones s'entrechoquent, c'est la teuf dans mon cerveau. Et dans mon oreille, l'écouteur se joint à la fête en déversant les accords si bien à propos de « *The Boys Are Back in Town* ». Que demander de mieux qu'une chanson fétiche, d'un de mes groupes irlandais fétiches, pour m'accueillir au pays ? Me retenir de danser debout sur les sièges devient difficile. Je fourre l'écouteur dans l'oreille d'Astrid qui réprime un petit cri et commence à gigoter à son tour.

Ce n'est pas pour trouver la trace de ma famille paternelle que je suis venue. Sans aucune piste ni indice, je sais que c'est inespéré, mais je suis là avec ma meilleure amie, sur cette terre que mes ancêtres ont pétri de leurs mains, et j'ai bien l'intention d'en profiter.

Mon impatience s'envole vers les sommets lorsque se lever devient possible, mais que chaque foutue personne devant moi décide de prendre son temps. Une veste à enfiler, une valise à sortir, un magazine oublié. Des images de meurtre fleurissent dans mon esprit. Lui, je pourrais l'étouffer avec son gobelet. Elle, l'étrangler avec son immonde carré de soie qui pue le Chanel.

Je tripote d'un doigt nerveux mon septum, ou mon piercing de vache, comme aime à l'appeler ma mère, parce qu'il ressemble aux anneaux que l'on accroche au nez des taureaux. Ça me rend dingue quand elle dit ça. Je souffle pour tenter de calmer mon exaspération. Repousser la tentation de crier à tous ces mollusques que, moi, je suis vraiment très pressée. J'ai un pays à rencontrer, vous comprenez, des origines à rejoindre, et surtout une bonne bière à déguster dans le premier pub qui me tombera sous les yeux. Je me contiens, je bouillonne. Soutenue par les sourires compréhensifs d'Astrid, petit pas après petit pas, j'émerge enfin de la carlingue. Je remercie la providence qui a voulu que

la sortie se fasse par un escalier directement sur le tarmac. Ainsi je peux humer, dès ma sortie, le parfum de l'Irlande.

Je m'attendais, résignée, à la douceur chimique du kérosène. Sauf que c'est un fumet de terre mouillée et de fumier qui m'envahit les narines. La main sur la calotte en feutre brun de mon chapeau fédora d'amour, au cas où une bourrasque traîtresse voudrait l'emporter, je commence à descendre d'un pas lent – à mon tour de ralentir tout le monde – en goûtant ce surprenant mélange.

— Incroyable, je lâche en posant un pied précautionneux sur les marches trempées. Incroyable...

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? interroge Astrid, dans mon dos.

— Tu sens pas cette odeur de ferme, de crottin, d'herbe coupée ?

— Si, si... Et alors ?

— Eh ben, c'est super rare de sentir une odeur pareille dans un aéroport. C'est vraiment un pays rural pour qu'on sente le fumier même au milieu des avions...

— Ouais, un pays de bouseux, pouffe Astrid, moqueuse.

— Hé ho, je te permets pas !

Pour la punir, la bruine se transforme en cordes épaisses et douche le brouillard langoureux qui s'enroulait autour de l'aéroport. Tous se hâtent, nous y compris, vers l'intérieur du terminal.

— Je corrige, un pays de bouseux trempés ! gémit Astrid en essorant sa tresse blonde. Mais quelle idée de vivre dans un pays où il pleut autant, sérieusement ! On est en août !

— Ah, petite chose fragile. On voit que tu as grandi dans le Sud !

— Je te signale que toi aussi, ricane-t-elle.

— Oui, sauf que moi, je n'ai jamais aimé ça. Dès qu'il pleut, je suis joie. J'ai l'impression d'être une grenouille irlandaise perdue en pleine garrigue depuis ma naissance.

Nous nous engageons avec les autres passagers à travers les couloirs jusqu'aux tapis à bagages. Prière silencieuse à l'univers en attendant que nos sacs montrent le bout de leurs sangles, puis direction les comptoirs de sécurité et, enfin, la sortie.

C'est notre premier voyage, notre baptême du monde. Si on oublie notre échange scolaire à Norwich quand nous étions au lycée. Là, nous volons de nos propres ailes. Passer ces portes vitrées ouvertes sur l'inconnu, c'est descendre les marches du bal des débutantes. Je fais enfin mes premiers pas dans la *vraie* vie. Celle qui tourbillonne, qui emporte, qui vibre dans les veines.

Face à ça, comment regretter ma décision d'abandonner la fac ? Et ce n'est que le début. En novembre, c'est l'Inde qui m'ouvrira les bras. La merveilleuse, l'incroyable. *India*. Là où tout a commencé pour moi, petit embryon insignifiant flottant dans le ventre de ma mère. Cette année, je marche sur les traces de mon passé, en quête de mon avenir.

Si mon grand-père savait que grâce à lui, grâce à sa mort et le petit pécule qu'il m'a laissé en héritage, je m'envole à tire-d'aile vers les dangers de ce monde de fous. Vers ce pays qu'il a toujours maudit. S'il savait, il en mourrait une seconde fois. Tu es trop comme ta mère, il me dirait. Pour ne pas dire que je ressemble trop à sa fille, l'autre. Celle qu'il a perdue dans l'une de ces tragédies qui rythment l'existence. Celle qui s'est envolée pour toujours sur une route bordée de cocotiers.

Le parvis grisâtre nous accueille à l'abri de l'épais rideau de pluie. Parfait pour une cigarette salvatrice en

attendant de sauter dans le bus à impériale qui patiente, moteur éteint, de l'autre côté du déluge. Dans le genre comité d'accueil irlandais, ça se pose là.

La première bouffée de nicotine a un goût de paradis. Je pousse un soupir d'extase. Notre dose absorbée, nous plongeons sous la douche pour en ressortir comme il se doit : trempées. Enfin, surtout moi.

— Rappelle-moi pourquoi je porte pas un long imperméable comme toi, déjà ? je demande.

— Parce que tu as une passion invétérée pour les blousons en cuir, et que tu ne m'écoutes jamais.

J'esquisse un sourire mutin et envoie un petit baiser provocateur à Astrid. Mes jambes nues dégoulinent de pluie sous mon short noir, et le cuir de mon blouson colle à ma peau, qui se couvre de chair de poule.

— Au moins, toi, tu as tes Doc Martens, remarque Astrid. Moi je patauge dans mes jolies spartiates. Niveau chaussures, je me suis loupée.

Je baisse les yeux sur mes chaussures en cuir fétiches, icônes de la mode anglaise des années 1960 qui confèrent à mon look cette touche grunge que j'aime tant. Je les traîne depuis mon adolescence et rechigne à porter quoi que ce soit d'autre, même en été. Ce qui n'est pas forcément une bonne chose.

— Ou pas. Quand il fera beau, t'auras les pieds à l'air libre, pendant que moi, je baignerai dans ma propre sueur puante...

— Arf, t'as pas tort.

J'aurais quand même pu penser à prendre une autre paire de chaussures. Mon obsession pour ce voyage en Irlande ne m'aura pas aidée à bien me préparer, au contraire. Enfin, au moins, parler anglais ne sera pas un problème pour nous, entraînés que nous sommes par la quantité astronomique de films et de séries que nous

regardons en version originale. L'accent irlandais qui s'enroule autour des mots du conducteur, en revanche, nous laisse perplexes. Nous hochons poliment la tête avant de grimper à l'étage. Joie, deux sièges au premier rang, face à la grande baie vitrée, nous attendent sagement.

Quelques minutes et le bus démarre, direction Dublin. L'expérience de la conduite à gauche pendant notre échange à Norwich ne nous empêche pas de serrer les dents, et les fesses, lorsque l'autocar s'élanche dans le bouillon de la circulation. La vue plongeante sur la route est aussi grisante que flippante ; nous passons la majorité du trajet à glousser comme des collégiennes.

Tapant du pied au rythme du rock qui nous vrille délicieusement les oreilles, nous dévorons le paysage urbain. Je me gorge des différences, même infimes, que je note avec cette France dont je suis bien trop lasse. Les flancs d'Astrid reçoivent des coups pour chaque devanture de pub et leurs inscriptions à l'ancienne, chaque maison un tantinet originale, sans parler des panneaux en irlandais qui fleurissent un peu partout. Oui, nous sommes l'incarnation vivante du cliché des touristes surexcitées, et nous nous en fichons comme de notre première chaussette. Une première fois, ça se savoure, ça se fête !

Cinq jours, c'est tout ce que nous avons à disposition pour vivre à fond cette expérience. Et c'est déjà une chance qu'Astrid ait pu être dispensée de la contrainte de son job d'été. Le patron du restaurant est un ami de sa famille. Cette semaine, c'est son cadeau d'anniversaire à lui. Le mien a été d'avoir l'idée, et de lui payer le billet. Quant à ses parents, ils lui ont offert le logement et la vie sur place. J'ai cru qu'elle allait s'évanouir de bonheur dans mes bras.

Le jour exact de son anniversaire est demain, le 1^{er} août. Pour l'instant, le programme se résume à boire des pintes sur fond de musique irlandaise. Mais pas dans n'importe quel pub. En tant que fans qui se respectent du film *P.S.: I Love You*, c'était tout trouvé : le mythique Whelan's. Un pèlerinage des lieux de tournage près de la capitale est aussi prévu, en particulier l'époustouflant Wicklow Mountains National Park.

Le reste, c'est freestyle. Un plan trop précis briderait la spontanéité du moment et des rencontres. Une liste d'endroits que nous tenons à visiter a quand même été dressée, au cas où. La question majeure est de savoir si nous restons à Dublin et ses environs pour la totalité du séjour, ou si nous décidons de nous aventurer un peu plus loin. L'idéal aurait été de louer une voiture pour faire un *road trip* sur les routes d'Irlande, comme mes parents avaient rêvé de le faire il y a bien longtemps, mais le temps n'est pas notre ami sur ce coup-là. Et puis, conduire à gauche, même si j'ai mon permis depuis un an, ne me rassure pas. Bien sûr, je le ferai si l'occasion se présente. Tête brûlée un jour, tête brûlée toujours. Ce qui ne m'empêcherait pas d'être terrorisé.

Nous descendons à la gare routière Busáras et, smartphone en main, pistons notre hostel situé dans une étroite ruelle à quelques centaines de mètres. Il a de la gueule, avec sa façade en brique ancienne, ses portes et fenêtres peintes en rouge vif surmontées d'arches en pierre et encadrées de lanternes et de pots de fleurs. Astrid émet un sifflement d'admiration.

— Waouh, j'adore. Tu avais raison de choisir cet endroit, c'est trop joli.

Les salles du rez-de-chaussée, dont l'accueil, sont voûtées de briques apparentes. Encastré dans un mur, un petit poêle attend la fraîcheur automnale pour réchauffer

les cœurs. Nous récupérons nos badges auprès d'un réceptionniste à l'accent compréhensible et montons nous installer dans notre dortoir au troisième étage. Les escaliers en bois, recouverts d'une moquette bleue élimée, grincent délicieusement sous nos pas. J'ai opté pour une chambre de six lits réservée aux femmes, et l'effluve nauséabond de chaussettes sales et de sueur aigre qui s'échappe du dortoir mixte jouxtant le nôtre me conforte dans mon choix. Moins de mecs potentiellement mignons à draguer, mais un confort sensoriel fort appréciable. Les ronflements gras, très peu pour moi.

— Je ne sais pas comment tu fais pour être aussi bordélique, franchement.

Sourcils froncés, bouche pincée, j'observe Astrid se débattre pour extraire sa trousse de toilette de son sac à dos. Plier ses vêtements ? À quoi bon. Elle a simplement tout fourré en vrac, en tassant et priant pour que ça rentre.

— C'est un art, tu sais, le bordélisme. Peu de gens sont capables d'atteindre un niveau de maîtrise aussi pointu que le mien.

Pour mieux appuyer sa déclaration, elle renverse son sac, tête en bas, sur le plancher. Avec un « ha-ha ! » victorieux, elle brandit sa trousse et sa serviette de bain. D'un bond, elle se relève, aussi fière qu'une gosse de quatre ans qui aurait découvert comment mettre son pantalon à l'endroit.

— On peut y aller !

Je désigne du menton le paysage vallonné de vêtements qui s'étend à côté du sac béant. La tornade Astrid a frappé, encore une fois.

— Un peu de compassion pour nos colocataires, peut-être ?

Je dis cela d'un air détaché, sans aucune forme de reproche dans la voix. Pour cause, c'est un combat perdu d'avance que j'ai abandonné il y a déjà longtemps. Notre chambre d'internat, au lycée, semblait héberger Docteur Jekyll et Mister Hyde. Un côté rempli d'un bordel monstrueux, l'autre parfaitement rangé. Toute la beauté de l'amitié ne se situe-t-elle pas justement dans les contrastes, autant que dans les similitudes ?

Astrid attrape ses affaires à bras-le-corps et les pose en tas sur son lit.

— Voilà, ça gênera personne ici !

Aussi organisée qu'elle est bordélique, j'ai prévu le coup et rangé mes affaires de toilette sur le dessus du sac.

Trente minutes plus tard, nous sortons de l'hostel aiguillonnées par les hurlements de nos estomacs. Guidées autant par nos yeux que par nos oreilles, nous dénichons la petite perle de nos rêves à quelques centaines de mètres, sur Talbot Street.

— J'ai lu le nom de ce pub dans un article sur les meilleurs de Dublin, déclare Astrid. Ça s'écrit The Celt, mais on prononce « Kelt ». Moins touristique que d'autres, avec beaucoup de clients locaux. Je pensais qu'il serait plus loin de l'hostel, mais c'est nickel ! Si je me souviens bien, il est réputé pour ses concerts de musique traditionnelle.

Pour appuyer ses dires, la chanson « *The Irish Rover* » s'en échappe, fringante et gaillarde. Mes fesses se dandinent déjà. La version des musiciens est, sans surprise, d'un niveau bien moindre que celle des Dubliners. Pas de quoi se vexer, cependant : le groupe emblématique est tout bonnement inégalable. Les musiciens enchaînent avec « *Seven Drunken Nights* » et je n'ai plus de doute : je suis au paradis.

Dans cette atmosphère aux parfums de bois ciré et de houblon, je suis comme un pèlerin en terre consacrée. Avec dévotion, j'admire le décor authentique et boisé qui s'étire en longueur vers le fond du pub. Les larges dalles patinées par les ans et les accidents de boisson me collent délicieusement aux semelles. Objets rustiques, photographies et coupures de journaux encadrées couvrent les murs à demi lambrissés. À ma gauche, des étagères à casiers comme dans une vieille épicerie, chargées d'antiquités, de bouteilles de whisky et d'alcool en tous genres, achèvent de me transporter quelque part entre la Grande Famine et la Guerre d'Indépendance.

— Je dois être morte, et c'est à ça que ressemble le paradis. Je pourrais vivre pour l'éternité dans ce pub, je te jure. Il est trop beau.

— Après seulement une heure de voyage, commence Astrid d'une voix de présentatrice télé, la jeune Riley, une Française de dix-huit ans, fut aspirée par le premier pub sur sa route pour ne jamais en ressortir. Une belle existence l'attendait, bercée par la musique et la bière coulant à flots. Moi, Astrid, envoyée spéciale, me suis rendue sur place pour la rencontrer. Riley, dites-moi, comment vivez-vous l'absence de douche ? Les clients se plaignent-ils de votre odeur ? Depuis combien d'années n'avez-vous pas dormi dans un vrai lit ? Vous sentez-vous à l'aise avec le sexe sauvage, debout dans les toilettes ?

J'explose de rire et c'est uniquement par respect pour les musiciens que je refrène mon hilarité, main plaquée sur la bouche. Une table providentielle se libère à gauche du bar, où nous pouvons voir les musiciens tout en profitant du moelleux d'une banquette.

Le groupe installé devant la cheminée endormie se compose d'un flûtiste à l'embonpoint notable, d'un

guitariste à la mine patibulaire et d'un violoniste aux airs de hobbit. Ils prennent leur pause au moment où nous nous asseyons et les pintes de Guinness que le serveur dépose devant eux m'arrachent un couinement de désir qui me fait bondir comme un ressort vers le comptoir.

— Mais j'ai pas encore choisi ce que je veux manger ! me lance Astrid.

— Peut-être, mais on sait ce qu'on veut boire !

— Bon, attends, je sais, je veux un *fish and chips*.

Je lui commande son plat, et pour moi un ragoût de bœuf à la Guinness. Accompagné, évidemment, de deux pintes que le serveur prépare dans les règles de l'art. Tout d'abord, bien pencher le verre à l'angle parfait. Puis laisser reposer pour que les bulles remontent tendrement jusqu'à former la mousse idéale, bien ferme sur le dessus.

Ce n'est pas ma première Guinness pression, loin de là. Il y a des pubs irlandais partout dans le monde, Montpellier ne fait pas exception. Mais celle-là, je compte la déguster avec autant de piété que si elle était servie dans le Saint Graal.

— Dire que presque chaque village en Irlande a sa propre brasserie, voire plusieurs... Ah, ce pays est vraiment fait pour moi !

— C'est ça, pouffe Astrid, t'as raison, vive l'alcoolisme ! Allez, à notre aventure !

Nous trinquons, les yeux dans les yeux, et mon cœur se gonfle d'un élan d'amour pour cette sœur qui rend ma vie plus belle chaque jour.

— Tu sais que je t'aime, hein ? Mais genre, vraiment, vraiment beaucoup.

— C'est pas un peu tôt pour les déclarations d'amour ? Attends d'avoir bu une ou deux pintes, quand même.

— Pff, t'es con.

Je fais claquer ma langue sur mon palais, libérant l'arôme amer de houblon grillé qui n'est pas sans rappeler le café, et qui donne au breuvage cette robe brune si particulière.

Nos plats arrivent sur ces entrefaites, fumant d'un parfum divin. Pile dans les temps, et pour mon plus grand bonheur, la pause des musiciens s'achève. Mon pied se cale dans le rythme et je dévore mon ragoût en cadence. Repues, nous couronnons notre festin par une cigarette à l'arrière du pub où est ménagé un espace fumeurs. Sans oublier une nouvelle pinte bien fraîche, rousse cette fois-ci.

Un jeune gars à l'air débonnaire, bien beurré au vu de ses yeux vitreux, les joues rondes et rouges et les cheveux encore plus roux que les miens, s'assoit, ou plutôt s'effondre, aux côtés d'Astrid. Il se penche vers elle avec un sourire niais et une haleine chargée d'alcool qui lui arrache une grimace.

— *Y'u cho chexy, y'know.*

— *What?*

Entre son accent de bouseux et sa prononciation alcoolisée, impossible de comprendre un mot. Il répète :

— *Y'u cho chexy.*

— Je crois qu'il essaye de dire que t'es sexy.

— Oh, *thanks.*

Espérer qu'il abandonne là-dessus est utopique. Bien au contraire, il renchérit. Toujours aussi incompréhensible.

— *Could ya breek mi noss?*

Je réprime un fou rire devant la tronche que tire Astrid.

— Putain, je comprends que dalle. *What?*

Il détache bien les syllabes cette fois. Ce qui ne change absolument rien.

— *Could ya breek mi noss?*

— Nope, toujours pas.

Mais moi, j'ai compris, et cette fois je ne peux pas retenir le rire de bossu qui me sort des tripes. Entre deux hoquets, je traduis pour Astrid :

— Il veut que tu lui pètes le nez !

— Quoi ?

— *You want her to break your nose, right?*

Il hoche vigoureusement la tête avec un sourire de grand dadais, ravi d'avoir été compris, déclenchant une nouvelle salve d'hilarité. Mon ventre douloureux me force au calme et j'essuie les larmes qui perlent à mes yeux.

— *Dude*, sérieusement ? Mais pourquoi ?

Dans un borborygme incompréhensible, il tente de nous expliquer. Tout ce qu'il récolte sont nos deux paires d'yeux ronds qui le dévisagent.

— Bon, dis-je, je comprends rien à ce qu'il raconte, mais s'il a vraiment envie que quelqu'un lui pète le nez, moi je suis partante, hein. Ce sera pas mon premier, je peux faire ça proprement.

— Ah bah bravo, me lance Astrid, ça a une licence de boxe thaïlandaise et ça bafoue ses principes dès son premier jour en Irlande en frappant un pauvre teubé.

— Mais non, c'est lui qui demande ! Je peux le lui casser proprement, je suis sérieuse.

Je rigole, mais sur ce point, j'ai raison. Après presque neuf ans de boxe thaïlandaise et française, je sais ce que je fais. C'est le moment que choisit son pote pour s'installer à côté de moi. Aussi brun que l'autre est roux, aussi maigre et boutonneux que l'autre est lisse et poupon. Par contre, pour ce qui est de l'haleine et de l'accent, même combat.

Au moins, ils ont l'avantage de nous faire rire. Rien que pour ça, je les aime bien. Le brun a un sourire espiègle

et un humour provocateur qui pourrait presque me charmer malgré son physique franchement peu engageant. Il parvient à raisonner son ami et à me décourager de lui péter le nez, même proprement, et nous offre sa tournée. Ils viennent d'Irlande du Nord tous les deux, d'un petit village pas loin de la frontière, et je saisis mieux pourquoi leur accent est aussi difficile à comprendre.

Après quelques bières et un joli lot de fous rires, nous rentrons à l'hostel fourbues et bienheureuses. Nous nous écroulons comme des masses dans nos lits respectifs en tâchant de faire le moins de bruit possible, ce qui n'est pas une mince affaire avec autant d'alcool dans le sang, dans un dortoir plongé dans le noir. Je n'ai même pas le temps de penser, de faire le point sur cette première journée de voyage, que je m'endors d'un sommeil lourd et sans rêves.